

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 2

Artikel: Prière
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» L'expression *tray è dou fan yon* provient évidemment, me semble-t-il, de l'habitude qu'avaient les marchands de compter les clous. Autrefois, on ne les achetait jamais au poids, on en demandait un cent, un demi-cent, un quart de cent. J'en ai moi-même acheté mainte fois dans ces conditions, et je vois encore le marchand prenant du grand tas, trois clous, puis deux clous, et réunissant les cinq pour faire un petit tas. Le client comptait les petits tas pour voir s'il recevait son dû.

» Maintenant, s'agit-il de M. Bonzon, jadis négociant à Vevey? Je serais tenté d'en douter. Mon père, né en 1817, citait l'expression de l'arithmétique à Bonzon, comme on cite un proverbe connu de tout temps. Or le magasin de M. Bonzon florissait vers 1860. S'agirait-il d'un ancêtre de celui-là, ou d'un autre Bonzon? Je l'ignore. Mais je crois l'expression beaucoup plus ancienne que le magasin dont parle M. Vulliamin. »

A. T.

Stand! — Le fait est authentique. Il s'est passé à la montagne.

Une jeune miss, à la recherche d'un point de vue « very beautifull », remarque un écriteau portant ces mots :

STAND, 5 minutes, vue splendide.

Il s'agissait, on l'a deviné, du stand servant aux exercices de tir des villageois et d'où l'on jouit d'un point de vue admirable.

Mais « stand », en anglais, signifie : « rester debout ».

Près de là, une dame anglaise semblait attendre aussi.

Calmement, miss tira sa montre. 2, 3, 6, 7 minutes s'écoulaient. Alors, toujours montre en main, elle s'écrie :

— Aôh, les Souisses faire toujours, toujours, toujours attendre.

Qu'attendait-elle donc ? R. MARMER.

Prière. — Une dame, très respectable, était entourée de toute sa famille, au chevet d'une de ses filles en danger de mort.

Elle s'écria soudain, dans sa douleur : « Mon Dieu ! rendez-la moi et prenez plutôt tous mes autres enfants ! »

Un monsieur qui avait épousé une de ses filles, s'approche de la dame et lui parlant bas à l'oreille, demande : « Maman, les gendres en sont-ils ? »

UNE VILAINE MARCHANDISE

Il y a quelques jours, on a accompagné au champ du repos un homme très modeste, quoique très connu, à la mémoire de qui le *Conteur* doit bien un suprême et sincère hommage, un souvenir reconnaissant, car c'était un de ses plus anciens abonnés, un de ses amis fidèles. Il s'agit du bon vieux postillon du Simplon, François Cerez, mort à l'âge de 81 ans, après une carrière toute consacrée au devoir et au travail. Entré en 1856 au service des postes, il y est resté jusqu'en 1909, soit pendant 53 ans.

Il débuta par le service postal Lausanne-Neuchâtel, puis continua successivement par le Lausanne-Berne, Lausanne-Salins (France) et, dès 1859, pendant 35 années, Lausanne-Simplon, d'abord jusqu'à Domodossola, ensuite, une ligne de chemin de fer ayant été construite, jusqu'à Arona seulement. De 1905 à 1909, il a fait le service de la Furka, de Brigue à Göschenen.

Tandis qu'il faisait le service du Simplon, il eut une fois une terrible angoisse, raconte la *Tribune de Genève*.

— C'était un soir, à Arona, disait-il, un peu avant le moment du départ, on me fait appeler au bureau.

— Faudra ouvrir l'œil cette nuit, me dit le chef. On annonce de Gènes l'arrivée d'un million huit cent mille francs à destination de la banque de Paris et des Pays-Bas à Genève.

En effet, l'argent arriva, accompagné d'un commissaire de police et de deux gendarmes italiens.

Le gros de la somme, en or, était réparti dans 28 sacs. Le reste en petits groupes. On était en plein hiver, le temps menaçait. A minuit, au moment de partir, le buraliste me dit :

— Diable! j'ai oublié de commander des gendarmes pour vous accompagner. Vous ne pouvez pas partir ainsi.

— Les gendarmes! Si vous croyez que j'ai le temps de les attendre, les gendarmes. Pour arriver de nuit à la montagne, par un temps pareil, jamais de la vie.

Et je suis parti tout seul avec mon postillon et mes deux millions. Mais cette fois, je ne vous le cache pas, je tenais mon pistolet à la main.

J'ai été content, une fois à destination, de me débarrasser de tout cet or; c'est de la vilaine marchandise.

La queue de minet. — « Voyons, Charlot, ne tire donc pas la queue du chat ! »

— Je ne la tire pas, maman, je ne fais que la tenir... c'est lui qui tire.

LE PÈRE DU MONOLOGUE

Le monologue se meurt. Il eut son heure de gloire, qu'il dut surtout aux Coquelin, aîné et cadet. Ils avaient créé le genre, dans lequel personne ne les égala ou tout au moins ne les surpassa.

Les Coquelin personnifiaient le monologue. Les Coquelin morts, le monologue ne devait leur survivre longtemps. Si l'on peut regretter toujours la disparition des deux célèbres artistes, on peut, en revanche, se consoler aisément de celle du monologue. La perte n'est pas grande. A quelques exceptions près — ceux de Jaques Normand, par exemple — ce qu'il y avait de mieux dans le monologue, c'était l'art avec lequel le disaient les Coquelin.

Mais, respectons l'agonie du monologue et plutôt que d'aigrir ses derniers moments, en dissipant ses illusions, évoquons le souvenir de ses premiers succès.

L'origine du monologue est une pièce de vers bien connue, intitulée le *Hareng saur*. Composée par Charles Cros pour endormir la petite fille de sa sœur, elle eut un succès inouï, colportée sur la scène et dans les salons par Coquelin cadet et dans les estaminets par son auteur.

En quelques jours le nom de Charles Cros fut généralement connu des Parisiens et le *Hareng saur* jouit pendant des années du privilège et de la renommée des plus illustres scies. Bien plus, il marqua l'origine d'un genre, celui du monologue. Cros, pour exploiter sa vogue, composa de nouvelles pièces de même nature qu'il récitait d'un côté, Coquelin de l'autre. Les imitateurs s'efforcèrent aussitôt d'exploiter ce genre. Pendant un temps il plut des monologues.

Voici, pour ceux qui l'ignorent encore ou qui l'ont oubliée, la scie du *Hareng saur* :

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur — sec, sec, sec.

Il vient tenant dans ses mains — sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu,
Un peloton de ficelle — gros, gros, gros, [pointu,

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc — nu, nu, nu.

Il redescend de l'échelle — haute, hante, haute,
L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,
Et puis s'en va ailleurs — loin, loin, loin,

Et depuis le hareng saur — sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,
Très lentement se balance — toujours, toujours,
[toujours !...]

Les raseurs. — L'auteur d'une tragédie vient en faire la lecture à l'un de ses amis. Il débute par ce vers, mis dans la bouche d'une princesse :

De l'Arabie, enfin, en ces lieux arrivée...

L'ami l'interrompt, disant :

Princesse, asseyez-vous ; vous êtes fatiguée.

Un jour d'hiver, un autre auteur invita un de ses amis à venir chez lui. Sitôt ce dernier assis, l'amphitryon se mit à lui lire ses vers.

Ça n'en finissait plus et dans la cheminée pas de feu. Le malheureux auditeur, transi, à qui son ami demandait son sentiment, répondit :

— Mon cher, s'il y avait plus de feu dans tes vers ou plus de tes vers dans le feu, ça irait mieux.

Ivrognerie et richesse. — Le pasteur de... avait un paroissien dont il n'avait pu, en dépit de tous ses efforts, vaincre le triste penchant à la boisson.

Un jour, il le rencontre dans un état d'ébriété vraiment lamentable. L'entreprendre, en telle occurrence, eût été absolument inutile.

Mais le lendemain, le pasteur retrouve notre homme, en bon état. Il l'aborde et lui adresse une sévère admonestation, l'exhortant à renoncer à la boisson.

Le paroissien écoute sans mot dire, puis, quand le pasteur a fini de parler :

— Ecoutez-voilà, Mossieu le pasteu, fait-il en souriant avec malice. J'ai connu un mossieu qui était devenu immensément riche.

— Ah ! oui. Et comment ?

— Y s'occupait de ses affaires.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 12 janvier, en matinée et en soirée, irrévocablement deux dernières représentations de *L'Aiglon*, drame en 6 actes, en vers, d'E. Rostand.

Mardi 14 janvier, 2^{me} représentation du grand succès, *Le Cœur dispose*, comédie en 3 actes, de F. de Croisset.

Jeudi 16 janvier, 3^{me} soirée de gala, pour la première fois à Lausanne, *Le Petit Café*, comédie en 3 actes, de Tristan Bernard.

Vendredi 17 janvier, *Le Cœur dispose*.

Kursaal. — Depuis hier, le Kursaal nous donne le délicieux opéra-comique de Maillart, *Les Dragons de Villars*. Ce n'est pas par l'attrait de la nouveauté que brille cette pièce; elle est ancienne et déjà bien connue. Mais les ans ne lui ont rien, oh ! mais rien enlevé de sa poétique fraîcheur. On se laisse prendre, comme au premier jour, au rythme berceur de ses mélodies exquises. Elles ont le charme discret de ces vieux encore tout roses et blancs, aux yeux vifs, à l'esprit et au cœur toujours jeunes. L'interprétation est bonne. — Demain dimanche, matinée et soirée.



CHOCOLATS
EXTRA
FONDANTS

Suchard

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAZ

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO